

L'ACS fête son 25^e anniversaire Qui est le vrai fondateur ?

PAR GILLES PROVOST

Jean Baroux? Qui se souvient maintenant de Jean Baroux? Il aura fallu le 25^e anniversaire de l'ACS pour que certains d'entre nous se demandent ce qu'il était devenu. Je me suis donc lancé sur sa trace.

Jean Baroux est le véritable fondateur de l'Association des communicateurs scientifiques. Un visionnaire. Dès 1973, Jean Baroux fait campagne pour que les journalistes scientifiques du Québec créent leur propre association. En 1976, il orchestre le fameux «incident linguistique» qui obligera la Canadian Science Writers Association (CSWA) à bénir la naissance d'une association distincte au Québec. Nommé directeur général de notre association naissante, Jean Baroux en devient aussitôt la principale cheville ouvrière. Sous sa gouverne, notre association manifeste pendant ses deux premières années un incroyable dynamisme. Un dynamisme qui nous laisse encore pantois aujourd'hui.

Au début des années 80, Jean Baroux disparaît tout à coup de notre radar collectif. Il «s'exile» en Colombie-Britannique. Il y a quelques temps, son fils m'a appris qu'il y est mort en 1992. À Nanaimo. De maladie cardiaque et de diabète. Dans l'indifférence générale.

LES RACINES PROFONDES, À LA FIN DES ANNÉES 60

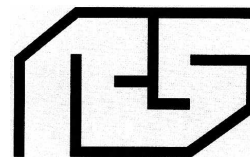
C'est à cause de Jean Baroux que je suis devenu le premier chroniqueur scientifique du *Devoir* en 1969. À l'époque, Jean Baroux est le franco-phone de service aux relations publiques du Conseil des sciences du

Canada. Une tâche ingrate puisque les médias de l'époque (!) se soucient fort peu de la science. Surtout en français! Il entreprend donc un long pèlerinage dans toutes les salles de rédaction du Canada. Son but: convaincre les médias d'embaucher des chroniqueurs scientifiques. Et il est convainquant! Quand Claude Ryan m'engage au *Devoir* quelques mois plus tard, il me nomme donc chroniqueur scientifique à demi-temps.

Par la même occasion, Jean Baroux rencontre tous les journalistes canadiens membres de l'American Science Writers Association. Il les convainc de créer une «filiale» canadienne qui prendra rapidement son autonomie pour devenir en 1972 la CSWA. Désireuse de bilinguisme *coast to coast*, la CSWA attire alors quelques jeunes franco-phones du Québec qui rêvent d'une carrière en vulgarisation scientifique. Des Jean-Marc Fleury et des Pierre Sormany, par exemple.

LE STAGE EN FRANCE, EN 1972

Au début de 1972, Jean-Marc Fleury me demande donc de parrainer le stage de formation en journalisme scientifique qu'il veut organiser en France avec l'Office franco-québécois pour la jeunesse. Je suis alors le seul qui a une *job steady* en communication scientifique et ma présence, dit-il, aiderait à



ÉVOLUTION DES LOGOS
AU FIL DU TEMPS...

vaincre les hésitations de l'OFQJ. Et ça finit par aboutir... Pendant trois semaines en mai 1972, je parcours la France en discutant de communication scientifique avec une quinzaine d'inconnus. Des jeunes comme Yannick Villedieu, Michel Gauquelin, André Delisle, Jean-Marc Carpentier, Julien Bilodeau, Pierre Sormany, Jean-Marc Gagnon, Jean-Marc Fleury, etc. Une expérience fantastique qui crée un solide réseau d'amis. Sans le savoir, nous venons de construire les fondations de la future ACS.

VOIR PAGE SUIVANTE

SUITE DE LA PAGE 1

LA SCISSION LINGUISTIQUE AU SEIN DE LA CSWA

Au retour du stage, Jean-Marc Fleury devient chroniqueur scientifique au *Soleil*. Tout le groupe se retrouve ensuite chaque année aux activités de la CSWA – j'en deviens même vice-président. Malgré la traduction simultanée toutefois, nous découvrons rapidement notre statut minoritaire. Comment discuter des problèmes particuliers aux francophones quand la plupart des participants sont anglophones? Aux repas, les tables se divisent automatiquement selon la langue. Vous imaginez le tableau.

À l'insistance de Jean Baroux, nous évoquons officiellement l'idée de créer une filiale francophone de la CSWA lors du congrès de 1975. Lever de boucliers! «Séparatisme!», «n'êtes-vous pas tous bilingues?» et «n'y a-t-il pas souvent la traduction simultanée?»

Jean décide donc de prendre nos collègues anglophones au mot. Au congrès du printemps 1976, il rassemble une vingtaine de francophones. Mot d'ordre: monopoliser les micros et, pendant deux jours, ne parler qu'en français, de préférence des problèmes particuliers au Québec... Après deux jours, les anglophones sont hors d'eux-mêmes. Exaspérés au point qu'ils nous invitent eux-mêmes à créer notre propre association!

LA CRÉATION DE L'ACS

Jean Baroux saisit donc la balle au bond. À son instigation, une trentaine de communicateurs scientifiques se réunissent à l'Université Laval en octobre 1976. On jette alors les bases de l'Association québécoise des professionnels de la communication scientifique (AQPCS). Jean Baroux en devient directeur général sous les ordres d'un bureau de direction provisoire dont Jean-Marc-Gagnon est président et moi vice-président. Notre mandat:

organiser un colloque sur la communication scientifique et tenir une assemblée générale formelle dans les plus brefs délais.

Quatre mois plus tard, l'Association fonctionne déjà à pleine vapeur. Grâce, surtout, à Jean Baroux qui y travaille pratiquement à demi-temps. Lors de sa première assemblée générale, en février 1977, l'AQPCS naissante a \$2500 en banque, une assurance-responsabilité, un logo et de la papeterie officielle. Ses 60 membres en règle ont même leur carte de membre plastifiée. Je suis alors devenu le premier président officiel de l'AQPCS.

LE BOUILLONNEMENT DE LA PREMIÈRE ANNÉE

À la mi-février, l'AQPCS tient non seulement sa première assemblée générale à l'Université de Montréal, mais elle organise aussi son tout premier colloque annuel: on y discute de la nouvelle information scientifique à partir d'un sérieux document de réflexion rédigé pour la circonstance. (Si on y avait pensé à temps, les thèmes de ce premier colloque auraient pu être repris tels quels cette année, un quart de siècle plus tard!)

Quatre jours plus tard, l'Association comparait devant la Commission parlementaire des Richesses naturelles du Québec pour défendre son mémoire sur la première politique énergétique du gouvernement péquiste. La semaine suivante, le 28 février, notre CA décide de proposer la candidature de Fernand Seguin pour le prix Kalinga de l'UNESCO. Jean Baroux y travaillera à plein temps pendant six mois.

En avril, nous invitons le sénateur Maurice Lamontagne – qui vient de publier un rapport sur la politique scientifique canadienne – à un nouveau colloque de l'AQPCS. En mai, nous intervenons à un colloque du CNRC pour empêcher Ottawa de lancer un magazine de vulgarisation scientifique pan-canadien et bilingue qui aurait pu tuer *Québec Science*. C'est au retour de ce voyage que

Jean-Marc Gagnon et moi avons l'idée de lancer *Hebdo-Science* qui allait devenir Science-Press et dont allaient ensuite jaillir *Les Débrouillards*.

En juillet 1977, Jean Baroux nous obtient une entrevue avec le ministre canadien de la Science et de la technologie, M. Hugh Faulkner. Nous réclamons 100 000\$ pour le projet *Hebdo-Science*, au nom de l'égalité linguistique francophones/anglophones. Il a failli s'étouffer! Mais nous recevons quand même le tiers de ce montant, si je me souviens bien.

En septembre, l'Association dénonce le Livre vert du gouvernement péquiste sur la première politique québécoise de la recherche scientifique: on a «oublié» tout le volet de la communication scientifique! Cela a un impact suffisant pour que les rédacteurs du document, Fernand Dumont en tête, viennent discuter de vulgarisation avec nous à l'Université Laval en octobre 1977.

En février 1978, l'AQPCS et l'ACFAS organisent conjointement à Ottawa un débat public sur le tout nouveau film *Panique* de Jean-Claude Lord. L'intrigue tournait autour d'une épidémie massive attribuable à de l'eau potable contaminée.

Au printemps, l'AQPCS change de nom pour devenir officiellement l'Association des communicateurs scientifiques du Québec. Du même souffle, nous lançons une grande offensive médiatique contre l'Ordre des Agronomes qui prétend avoir un monopole sur la vulgarisation scientifique en agriculture. Intervention auprès du ministre responsable, Jacques-Yvan Morin, du Conseil de Presse et de l'Office des professions.

Tout cela, dans les 18 mois qui ont suivi la toute première décision des 30 visionnaires réunis autour de Jean Baroux à l'Université Laval, à l'automne 1976!

Pas mal comme début, non?

Encore des projets...

PROPOS RECUILLIS PAR CHARLES DÉSY

La présidente sortante de l'ACS, Caroline Julien, a consacré ces dernières années beaucoup d'énergie afin de poursuivre le développement de l'ACS. *L'Omniscient* lui a demandé ce qu'elle retient de cette expérience...

Omniscient: Qu'avais-tu en tête lorsque tu as présentée comme candidate à la présidente de l'ACS en 1999?

Caroline Julien: Comme l'ACS et la bourse Fernand-Seguin ont aidé à lancer ma carrière, j'ai eu envie de «faire un petit quelque chose» pour mieux faire connaître cette association. Je dois avouer cependant que j'avais un peu la trouille à l'époque. Je me trouvais bien jeune pour assumer la présidence.

Quels ont été les dossiers les plus importants pour le développement de l'ACS durant tes 3 mandats?

C.L.: Il est clair que le développement d'une association comme la nôtre restera toujours un peu limité si l'on s'en tient à l'implication d'un réseau de bénévoles, aussi dynamique soit-il. Voilà pourquoi nous avons cru important d'augmenter les entrées de fonds pour permettre l'embauche d'une directrice générale. La rédaction d'un plan de développement pour l'ACS a été le premier pas dans cette direction. Je garderai longtemps en mémoire les longs et intéressants débats qu'on a eus lors des réunions du CA pour préparer ce dossier.

L'ACS s'est rapprochée de différents organismes. Crois-tu que ce rapprochement ait aidé significativement l'ACS?

C.L.: Le maillage et le réseautage sont essentiels de nos jours. Se rapprocher de nos compagnons de route et des autres organismes satellites nous a permis d'offrir un meilleur service à nos membres, d'être plus présents dans notre milieu, d'augmenter notre visibilité et nos effectifs.

Tu es maintenant maman Caroline. Tu quitteras la présidence de l'ACS. Vers quoi s'orientent tes projets pour le futur? Car des projets, tu en mijotes plus d'un...

C.L.: Je laisse ma place pour consacrer plus de temps à ma famille. Et les autres projets? Professionnellement, j'ai particulièrement envie de faire grandir mon entreprise, CREO. Je souhaite réunir une équipe de talents: des scénaristes, des graphistes, des illustrateurs et des programmeurs, afin de créer des productions multimédias en communication scientifique. Un des projets qui me tient particulièrement à cœur est la conception d'un jeu d'aventures scientifiques sur cédérom mettant en vedette les personnages des *Débrouillards*.

Un dernier mot?

C.L.: J'invite les nouveaux membres à s'impliquer dans l'ACS. Les cinq années que j'ai consacrées comme secrétaire, puis comme présidente, m'ont beaucoup apporté. M'investir au sein de CA aussi dynamiques que ceux que j'ai connus a été pour moi marquant et fort stimulant.

Sommaire

Qui est le vrai fondateur de l'ACS?	1 et 2
Entrevue avec la présidente	3
La belle aventure du livre de vulgarisation scientifique	4 et 5
Livres	5, 11 et 12
Soyez des nôtres: Congrès, assemblée générale et 25 ^e de l'ACS	6 et 7
MILLE ET UNE FACETTES: Ce qui se conçoit bien... ..	8
Les nouveaux membres	9
DOUBLE PORTRAIT: Gilbert Bégin et Olivier Lagueur	10

L'OMNISCIENT est le bulletin d'information de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec

Coordination:

Charles Désy et Gilbert Bégin

Mise en page:

Charles Désy

Ont collaboré à ce numéro:

Lucie Beaupré, Caroline Julien, Mario Masson, Charles Tisseyre, Gilles Provost, Claire Levasseur, Thérèse Drapeau et Brigitte Blais.

Merci à l'Agence Science-Press (ASP)

VOUS AVEZ DES SUGGESTIONS
À NOUS FAIRE PARVENIR:

Association des communicateurs
scientifiques du Québec
1124, rue Marie-Anne, bureau 12
Montréal (Qué.) H2J 2B7

Téléphone (514) 844-4388 poste 250
Télécopieur (514) 844-8407
Courriel: acs@acs.qc.ca
Internet: www.acs.qc.ca



L'édition scientifique:

La belle aventure du livre de vulgarisation scientifique

PAR CHARLES TISSEYRE

Le marché du livre au Québec est plus limité qu'on pourrait le croire. Les éditeurs de littérature dans le secteur adulte vendent en moyenne, bon an mal an, sauf dans le cas de quelques grandes locomotives, entre 200 et 300 exemplaires par titre publié; d'où l'importance des subventions qui permettent à ce secteur essentiel de notre culture de continuer à exister et à fleurir. Et qu'en est-il du livre de vulgarisation scientifique? Se butte-t-il aussi aux réalités inhérentes à un petit marché? À partir de 1995, les Éditions Pierre Tisseyre ont tenté une expérience inédite jusqu'alors dans le monde de l'édition québécoise: lancer une collection de vulgarisation scientifique pour adultes avec l'appui d'une grande chaîne de télévision.

En co-édition avec la Société Radio-Canada (SRC), les Éditions Pierre Tisseyre ont lancé la collection Découverte, basée sur l'émission de télévision du même nom, ainsi que sur d'autres reportages de la SRC. Les ouvrages publiés: *Le cancer, entre la douleur et l'espoir*, d'Alain Borgognon et *L'autoroute de l'information, vers le village global*, de Mario Masson. La direction de la collection était assurée par Isabelle Montpetit.

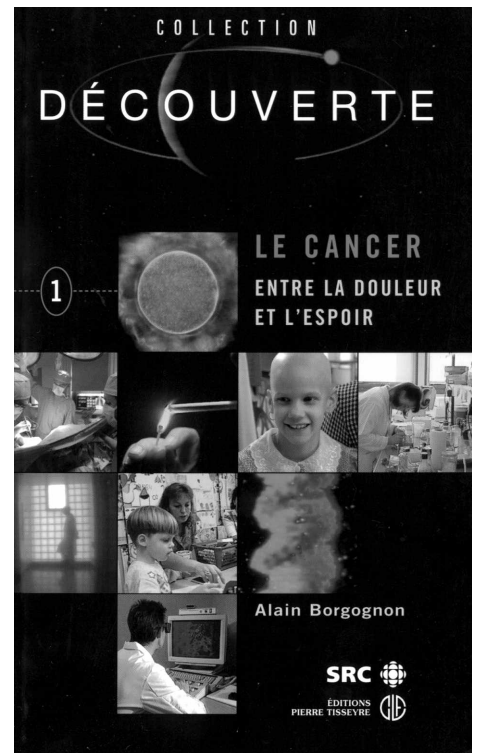
L'idée était la suivante: publier des livres de vulgarisation scientifique à la fine pointe des connaissances, avec de magnifiques illustrations et infographies en quatre couleurs, sur papier de grande qualité, ayant une facture comparable à ce que les éditeurs français faisaient de mieux dans ce créneau, à un prix plus abordable, soit 16,95\$.

L'apport de Radio-Canada à cette belle aventure était, entre autres, de fournir aux Éditions Pierre Tisseyre les images télévisuelles tirées des reportages pertinents (de ces mêmes journalistes et réalisés par Max Cacopardo, Roger Archambault et Hélène Robert) et aussi d'appuyer la sortie des livres par une importante campagne publicitaire télévisée s'étendant sur plusieurs semaines.

Quel serait l'impact d'une campagne télévisée de cette envergure sur la carrière commerciale d'un livre de vulgarisation scientifique? C'était une première au Québec, mais Pierre Tisseyre, dont ce fut l'un des derniers grands projets avant sa mort en 1995, voulait tenter l'expérience.

Son raisonnement était le suivant: quand un éditeur circularise un prospectus publicisant la sortie d'un livre, normalement il peut s'attendre à des ventes qui ne soient pas inférieures à 1% du nombre de personnes rejointes. Puisque l'émission *Découverte* attire en moyenne 600 000 téléspectateurs par semaine, les éditeurs pouvaient s'attendre à des ventes minimales de 6000 exemplaires par titre, et probablement plus. Puisque le seuil de rentabilité de chacun des titres de la collection *Découverte* était précisément de 6000 exemplaires vendus (avec un tirage de 10 000 exemplaires pour minimiser le coût unitaire des livres), le risque semblait raisonnable.

Quels ont été les résultats? Dans les deux cas ces titres ont été des succès d'estime, récoltant chacun de superbes critiques. Mais sur le plan commercial, les ventes ont été décevantes: en moyenne 3500 exemplaires



par titre, ce qui en soi, était loin d'être un échec dans le paysage littéraire québécois, mais ce qui était tout de même en deçà du seuil requis pour rentabiliser la collection. Dans le cas de *L'autoroute de l'information*, une commandite de Bell, assujettie à une entière liberté éditoriale, avait permis toutefois de s'approcher de la rentabilité.

La leçon que les Éditions Pierre Tisseyre ont tiré de la publication de la collection *Découverte*, c'est qu'il est très difficile, même avec un appui soutenu d'un partenaire télédiffuseur, de vendre avec succès un livre de vulgarisation scientifique pour adultes ayant une facture coûteuse (quadrachromie, infographies multiples, etc.) sans bénéficier d'une commandite importante. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la collection *Découverte* pourrait éventuellement accueillir un troisième ouvrage si l'occasion se présentait.

VOIR PAGE SUIVANTE

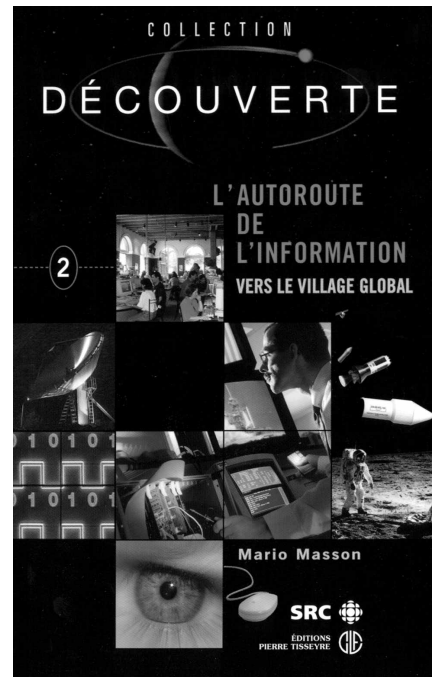
L'autre leçon que nous avons tiré de cet essai, c'est qu'il est moins risqué dans le marché québécois (beaucoup plus petit que celui de la France où les données sont différentes) de publier des livres de vulgarisation scientifique pour adultes ayant une facture plus simple, moins coûteuse, mais dont les contenus sont tout aussi pertinents.

Il faut alors garder les frais d'édition et de fabrication à un minimum, en ne publiant que du texte (à part la couverture), ou, si cela est nécessaire, en adoptant des illustrations et des infographies en noir et blanc, avec papier et impression moins coûteux, un tirage plus modeste, etc. En choisissant un thème très à la mode, en appuyant la sortie du livre par une campagne de publicité et de relations de presse bien ciblée, il devient alors possible de rentabiliser l'opération.

C'est d'ailleurs ce que nous avons voulu faire récemment aux Éditions Pierre Tisseyre avec la publication du livre

La Cité dans les étoiles, l'épopée russe dans le cosmos, de Louis- Olivier Robert, qui a connu un bon départ jusqu'à maintenant. Et c'est ce qui semble être aussi la stratégie d'autres éditeurs québécois avec des livres comme *La grande Saga des gènes*, de Jean-Pierre Rogel (Lanctot), et *Un jour la santé*, de Yannick Villedieu (Boréal): deux ouvrages remarquables qui abordent avec brio des thèmes qui préoccupent le grand public.

Une autre avenue est aussi possible: celle du livre de vulgarisation scientifique à facture «haut de gamme», mais pour jeunes lecteurs. Le livre de jeunesse se vend bien au Québec et il y a lieu de croire que la bonne collection, commercialisée au bon moment, pourrait connaître un succès appréciable. D'ailleurs, quand j'avais proposé à mon père de publier la collection Découverte, il m'avait recommandé d'en faire des livres de jeunesse, déclarant que «souvent les parents vont les acheter non seulement pour leurs enfants mais surtout pour eux-mêmes, les estimant plus faciles d'accès et souvent plus attrayants à lire».



Dans ma belle naïveté, j'ai tenu *mordicus* à les publier en version «adulte» avec les résultats commerciaux mitigés qu'on connaît. Aujourd'hui, avec plusieurs années de métier d'éditeur derrière la cravate, je serais bien tenté de suivre enfin le conseil de mon père...

LIVRE Un plongeon dans l'écriture

ASP (17.04.02) – Écrire un livre. Certains hésitent à se lancer dans l'aventure; d'autres aiment tellement qu'ils voguent d'un livre à l'autre. La vulgarisatrice Marie-Claude Ouellet y a plongé avec joie. Deux ans d'ivresse! «Entre deux contrats, j'ai pris ça comme un loisir. Enfin du temps pour moi!», lâche la jeune auteure. Enchantée de réunir ses deux passions, l'écriture et la vie animale, elle attend, un peu nerveuse, la livraison de son dernier né, son deuxième ouvrage aux Éditions de l'Homme, *Fabuleuses baleines et autres mammifères marins du Québec*.

Fruit d'une commande de sa maison d'édition, ce livre ressemble à première vue à son précédent ouvrage, consacré au

fleuve Saint-Laurent: largement illustré, sans longues énumérations anatomiques, ni détails fastidieux. «Ce n'est pas un traité de biologie, plutôt une initiation du monde des mammifères marins pour tous. Un beau bouquin qui se feuillette sur la table à café.»

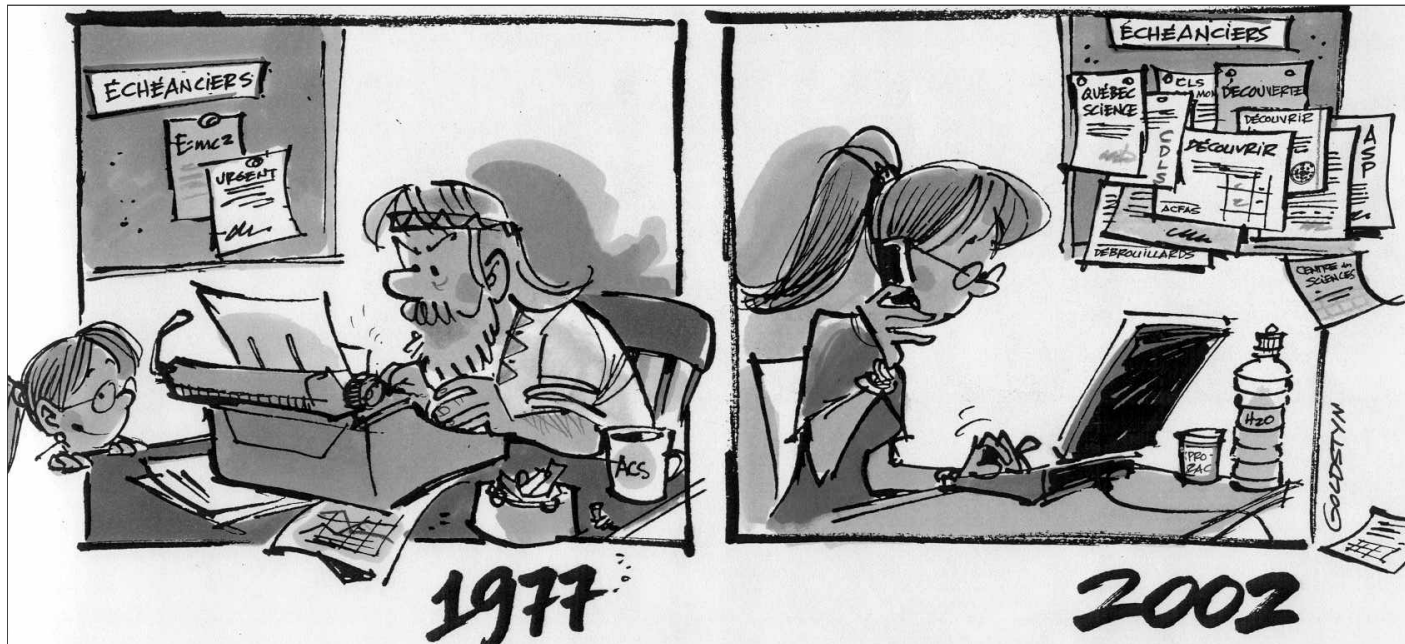
Destiné au grand public, il renferme une centaine de photos couleur. Il s'étoffe également de nombreuses rubriques: comportements, anatomies, menaces, travaux de recherche (notamment ceux du Groupe de recherche et d'éducation sur les mammifères marins) et une section pour identifier les cétacés et les quatre espèces de phoques qui peuplent nos eaux nordiques.

«Ces fiches illustrées forment un outil pour préparer les excursions et le repérage de différentes espèces des mammifères. Une

activité très populaire surtout à Tadoussac, la Mecque des touristes français», rappelle l'auteure. Sensibilisée aux travaux du GREMM, elle note pourtant qu'il est possible d'observer les cétacés en gardant les pieds sur terre, du Cap-de-Bon-Désir ou de celui de Pointe-Noire (Escoumins/Grandes Bergeronnes).

Son livre sera publié à 10 000 exemplaires, distribués par les librairies du Québec et également de France. «Cela reste un sujet populaire outre-Atlantique, comme tout ce qui vient du Québec.» Et cela alors que son précédent ouvrage connaît une seconde édition, avoisinant ainsi les 12 000 exemplaires vendus!

MARIE-CLAUDE OUELLET, *FABULEUSES BALEINES ET AUTRES MAMMIFÈRES MARINS DU QUÉBEC*. ÉDITIONS DE L'HOMME, QUÉBEC, 2002.



25^e
1977-2002

Soyez des nôtres!

Comme vous le constaterez dans le programme de la journée, plusieurs événements spéciaux se préparent pour commémorer dignement le 25^e anniversaire de l'ACS.

Tout d'abord, une **Table ronde sur l'édition**. Il y a plus de 15 ans que l'ACS n'a pas tenu de colloque sur ce thème. Vous aurez donc la chance d'entendre différents points de vue de la part d'éditeurs, d'auteurs et même de l'illustrateur Jacques Goldstyn, qui a d'ailleurs créé le dessin commémorant le 25^e de l'ACS.

Cette table ronde nous a aussi donné l'idée d'inviter tous les auteurs et éditeurs membres de l'ACS à apporter un exemplaire de leurs oeuvres afin de constituer une vitrine des réalisations des membres de l'ACS en matière d'édition. Gageons que nous serons surpris par la diversité des champs d'intérêt... Pour obtenir plus d'information et enregistrer votre oeuvre, il faut communiquer avec Éric Maunoir par téléphone (514) 527-9557 ou par courriel à emaunoir@aol.com. Vous pouvez aussi amener simplement vos oeuvres sur place, mais ne pourrez alors figurer sur la liste des oeuvres en vitrine.

Enfin, quelques éditeurs, dont Jean-Marc Gagnon des éditions MultiMondes, offrent plusieurs livres à l'ACS à cette occasion. Nous espérons en recueillir assez pour que chaque participant au congrès reparte avec un exemplaire. Premier arrivé, premier servi!

Pour l'élection du nouveau conseil d'administration de l'ACS lors **l'Assemblée générale**, vous pouvez faire part de votre intérêt ou obtenir plus d'informations en communiquant avec Claire Lévasseur, directrice générale, au 844-4388 poste 250.

Grande primeur cette année, nous aurons l'honneur d'accueillir la ministre de la Culture et des communications, madame Diane Lemieux, pour la remise de la bourse Fernand-Seguin. Vous êtes évidemment invités à participer à cet événement ainsi qu'au cocktail offert par l'ACS et la Société Radio-Canada.

Enfin, le clou de la soirée: le **Gala du 25^e anniversaire** de l'ACS. Plusieurs surprises ponctueront l'événement dont le tirage de plusieurs prix de présence, en plus d'une paire de billets pour la visite de la Biosphère qui sera remise à tous ceux qui s'inscriront au gala.

De plus, les membres en règle de l'ACS auront droit au tirage d'un voyage pour deux à la Baie James offert par l'un de nos commanditaires, Hydro Québec. Et puis, revisez vos notions de salsa si vous voulez profiter pleinement de la musique du groupe Alka-Salsa!

Notez que le nombre de place est limité. Il est donc conseillé de s'inscrire tôt, en spécifiant les événements auxquels vous désirez participer: Table ronde, remise de la bourse Fernand-Seguin et cocktail et/ou gala du 25^e. Le formulaire d'inscription, également disponible sur le site de l'ACS (www.acs.qc.ca) peut être retourné par télécopieur (514) 844-8407 ou par courriel à acs@acs.qc.ca.



CONGRÈS ANNUEL DE L'ASSOCIATION DES COMMUNICATEURS SCIENTIFIQUES DU QUÉBEC ET GALA À L'OCCASION DU 25^e ANNIVERSAIRE DE FONDATION

TABLE RONDE >> 24 MAI 2002 À 13H30

Le livre scientifique: kit de survie! Une rencontre privilégiée avec des auteurs et des éditeurs québécois.

L'édition de livres scientifiques constitue un volet méconnu des activités professionnelles des communicateurs scientifiques. Plusieurs membres de l'ACS ont écrit ou édité des livres au cours de leur carrière avec des fortunes diverses. Certains ont trouvé l'expérience enrichissante... au plan professionnel. D'autres ont connu un certain succès. Ce panel de discussion fournit une occasion privilégiée de rencontrer des auteurs et éditeurs qui ont des expériences variées.

Lieu: Centre des Sciences de Montréal, Salle du président
(coin de la rue Saint-Laurent et de la Commune)

Animateur: **Pascal Lapointe**, directeur de l'Agence Science-Presses et auteur de livre *Le journalisme à l'heure du net*

Panelistes: **Régent Bouchard**, directeur, collection sciences et technologie, Lidec

Jean-Marc Gagnon, éditeur, Éditions MultiMondes

Jacques Goldstyn, illustrateur pour le magazine *Les Débrouillards*

André Martin, Éditions MNH

Marie-Claude Ouellet, auteure, *Le Saint-Laurent, un fleuve à découvrir et Fabuleuses baleines et autres mammifères marins du Québec*

Marcel Thouin, auteur, *Notions de culture scientifique et technologique. Concepts de bases, percées historiques et conceptions fréquentes*

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE >> 24 MAI DE 15H30 À 17H00

Lieu: Salle du président, Centre des Sciences de Montréal

REMISE DE LA BOURSE FERNAND-SEGUIN >> 24 MAI 2002 À 18H00

Lieu: Restaurant du Vieux-Port, salle Mont-Royal
39, rue Saint-Paul Est, Montréal (près de la rue Saint-Laurent)

Animateur: **Charles Tisseyre**, animateur, émission *Découverte*, Société Radio-Canada

La remise de la bourse sera suivie d'un cocktail offert par l'ACS et Société Radio-Canada.

GALA DU 25^e ANNIVERSAIRE DE L'ACS >> 24 MAI 2002 À 19H00

Lieu: Restaurant du Vieux-Port, salle Mont-Royal

Le dîner sera ponctué de diverses activités d'animation. De nombreux prix de présence seront remis. La soirée se poursuivra en compagnie du groupe de salsa, Alka-Salsa.



Ce qui se conçoit bien....

PAR BRIGITTE BLAIS

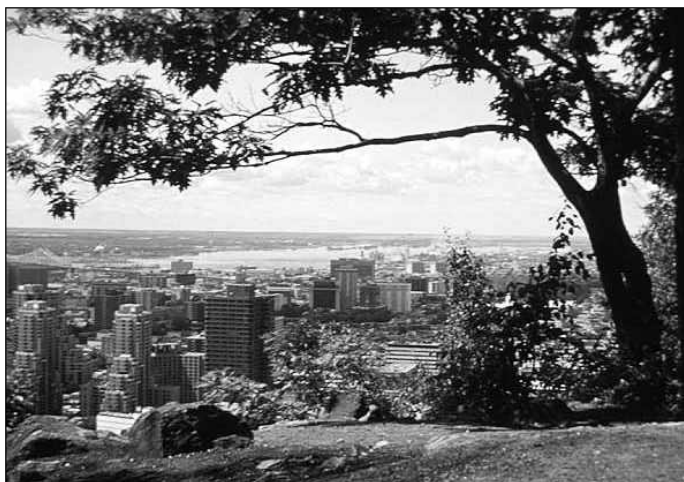
La plupart d'entre nous prenons le temps de réfléchir et de bien mûrir notre texte avant de le soumettre. Il en va tout autrement pour les animateurs présents dans les musées, les écoles, les camps de jeunes et centres d'interprétation. L'art de transmettre son savoir en temps réel sans bafouiller, de vulgariser des notions complexes, d'apporter des nuances et de propager sa passion relève du professionnalisme et mérite notre admiration. L'adage qui dit: «Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément» est particulièrement vrai dans ce métier qui est, croit-on à tort, réservé aux étudiants.

Un bon animateur en science est curieux et rigoureux. Il maîtrise l'art de vulgariser avec un vocabulaire simple et précis. Il adapte son discours aux clientèles variées et allume des passions. «L'important, nous dit Jérôme Desrosiers, biologiste et directeur du groupe Explos-Nature aux Bergeronnes, c'est que l'animateur ait une grande capacité d'écoute. Il doit être plus qu'une encyclopédie. Il est là pour que le jeune se sente important, respecté et écouté.» Et lorsque ce respect est ressenti, l'enfant auquel on raconte des histoires d'eau, de poissons et d'algues se laisse plus facilement imprégner.

«Ensuite, l'animateur doit avoir des interventions structurées. Si le jeune peut suivre et comprendre son guide, il assimile mieux l'essence du message et peut ensuite plus facilement extrapoler. Et c'est là qu'on introduit de nouvelles connaissances, et qu'on fait naître des passions», ajoute-t-il. «Un animateur doit aussi inspirer confiance et avoir l'humilité nécessaire pour avouer ne pas tout savoir.»

À l'École de la mer d'Explos-Nature, les sciences de la nature ne sont pas perçues comme un objectif mais comme un moyen, l'objectif ultime étant d'outiller les jeunes afin de leur permettre d'affronter la vie. «On veut d'abord développer

l'autonomie, donner un sens concret à l'école et donner un goût d'aller plus loin. On veut cultiver la tolérance et l'harmonie, valeurs essentielles lorsqu'on étudie la nature. On cherche à émouvoir, attiser la curiosité, susciter les questionnements et amener les jeunes à être rigoureux. À



AU CENTRE DE LA MONTAGNE DU MONT-ROYAL, AU COEUR DE L'ÎLE DE MONTRÉAL, LE CONTEXTE EST TOUT AUTRE. ICI L'ANIMATION A DÛ ÊTRE ADAPTÉE AUX RÉALITÉS DE LA NATURE EN VILLE.

travers ces démarches, on leur transmet des connaissances et la méthode scientifique d'observation», explique le directeur.

Au Centre de la montagne du Mont-Royal, au cœur de l'île de Montréal, le contexte est tout autre. Ici l'animation a dû être adaptée aux réalités de la nature en ville. Pour arriver à transmettre des connaissances et des valeurs à un public hétéroclite venu à prime abord pour se reposer, l'équipe a entre autres fait appel au nouveau concept du théâtre interactif.

Le théâtre interactif met en scène un scénario crédible ayant un impact sur l'environnement. Un comédien mène le jeu et un membre du public s'introduit et réagit. Le rôle de l'animateur est de faire parler les spectateurs. «Les gens en savent beaucoup plus qu'on ne le pense et ont des solutions à proposer. Alors on les laisse parler de leur vécu et de leurs connaissances. C'est plus efficace que si ça venait de notre bouche. Puis on en profite, lorsque le moment se présente, pour préciser certains faits, introduire des notions de biologie ou des données supplémentaires», raconte Éric Richard, directeur de l'éducation relative à l'environnement sur le Mont-Royal.

Devant un public varié comme celui-là, M. Richard nous rappelle que l'animateur doit constamment adopter différentes approches. «Certaines personnes sont plus émotives et doivent être touchées pour s'ouvrir à la science. D'autres sont plus cognitives et partent de problématiques globales pour comprendre le détail. Puis les troisièmes sont sensitifs, c'est à dire qu'ils doivent voir, toucher, sentir. Nos animateurs doivent donc équilibrer leurs interventions pour répondre aux besoins de tous.»

VOIR PAGE SUIVANTE

SUITE DE LA PAGE 8

LES ANIMATEURS SONT-ILS TOUS DES ÉTUDIANTS ?

Bien que de nombreux étudiants universitaires débutent leur carrière par l'animation, ce métier tend à recruter des personnes de plus en plus qualifiées et possédant l'expérience de vie. «C'est une profession qui demande des habiletés qui se développent avec le temps. On apprend à réagir, à expliquer autrement et à se documenter constamment», soutient Éric Richard.

Une des raisons pour lesquelles on retrouve souvent des étudiants dans

ces milieux vient du caractère saisonnier de l'emploi, période où les étudiants sont les personnes les plus disponibles et qualifiées. D'où leur embauche fréquente.

«Chez Explos-Nature, on veut tellement garder nos biologistes qu'on a développé quatre programmes qui se relayent à différentes périodes de l'année. On offre ainsi à quelques-uns d'entre eux une stabilité d'emploi et Explos-Nature s'assure d'une qualité de personnel» M. Desrosiers reçoit même des employés de passage, c'est à dire des étudiants de haut niveau ou des scientifiques qui, le temps d'une

demi-vacance, souhaitent animer des ateliers pour Explos-Nature.

En somme, l'animation est un art qui réunit le savoir, l'émotivité, la passion et la verbe facile. Êtes-vous de ceux qui avez toutes ces vertus?

INFORMATIONS

Explos-Nature

1-877-MER-1877

PAGES.INFINIT.NET/EXPLOS

Centre de la Montagne

(514) 843-8240

WWW.LEMONTROYAL.QC.CA

Nouveaux membres

Guy Benoit est membre de l'Ordre des ingénieurs du Québec et du Barreau du Québec. Mettant à profit sa double formation d'ingénieur et d'avocat, il a développé pendant onze ans à Hydro-Québec (Bureau de Commercialisation de l'IREQ) et à Hydro-Québec international une grande expertise en matière de commercialisation de technologies et de démarrage d'entreprises, ainsi qu'un réseau d'affaires, tant national qu'international dans plusieurs secteurs de pointe.

Katy Crépeau possède une maîtrise en environnement, un baccalauréat en géographie-physique et un certificat en enseignement collégial. Depuis deux ans, elle travaille à la division des expositions du Musée du Séminaire de Sherbrooke où elle participe à la recherche, à la scénarisation et à la rédaction d'expositions scientifiques.

Rachel Léger est directrice des collections vivantes et de la recherche au Biodôme de Montréal. Elle détient une maîtrise en pathologie et microbiologie vétérinaire de l'Université de Montréal et un baccalauréat en biologie marine de UBC à Vancouver. Rachel Léger a fait partie de l'équipe de planification et de construction du Biodôme. Outre ses activités au Biodôme, elle est chroniqueuse à la radio de Radio-Canada pour l'émission scientifique *Les Années lumière*.

Jennifer Towell possède un baccalauréat en journalisme de l'Université Carleton à Ottawa et est actuellement responsable des communications et du développement pour le bureau de la vice-principale (recherche) à l'Université McGill. De plus, elle possède dix années d'expérience à McGill en administration, en levée de fonds et en gestion d'un projet international. Elle a aussi oeuvré comme journaliste pendant quelques années pour le journal *The Gazette* et comme journaliste-pigiste. Finalement, elle a été relationniste et administratrice à l'École nationale de théâtre pendant près de 5 ans.

Yanélia Yabar est actuellement en stage post-doctoral (recherche et enseignement) à l'Université du Québec de Montréal. Ses intérêts personnels sont la psychophysiologie, la psychologie des émotions et des relations interpersonnelles, l'astronomie, la biologie et les nouvelles technologies.

Bernard Lévy est directeur général et rédacteur en chef du magazine culturel *Vie des arts*. Il a été un des membres fondateurs de l'ACS et oeuvre dans le milieu de la communication scientifique depuis plus de 30 ans, par exemple à l'Université de Montréal où il a longtemps coordonné la revue *Chercheur* et où il enseigne avec passion la vulgarisation scientifique.

Laurent Bazinet, Guy Benoit, Jacques Lavoie, Hélène Lussier-Beaulieu et Pierre Rousseau – Bureau de liaison aux entreprises, Université de Sherbrooke.

Marie-Ève Carrier – étudiante 2^e cycle, Université de Sherbrooke.

Shannon Smith Houle – étudiante 2^e cycle, Centre de toxicomanie et de santé mentale, Université de Toronto.

Être ou ne pas être vulgarisateur scientifique

PAR MARIO MASSON

Quand on fait des portraits pour *l'Omniscient*, on parle toujours des vieux de la vieille, de ceux qui ont du vécu, qui ont vu neiger. En un mot, des *has been* dont je fais de plus en plus, et à mon grand regret, partie. Il est donc bon de faire place aux jeunes, dans ce panthéon, enfin aux presque encore jeunes, à ceux mêmes qui seront, et là ça me console, la prochaine génération de *has been*. En attendant, ce sont eux les forces vives de la vulgarisation scientifique au Québec.

En ce début de millénaire, qu'est-ce qui peut bien pousser les plus jeunes à devenir vulgarisateur ou communicateur scientifique. J'ai posé la question à deux amoureux de la science qui sont venus au métier et qui y sont restés de manière bien différente, par des chemins si tortueux que parfois on se surprend à penser qu'on devient communicateur scientifique par «sérendipité».

Le premier s'appelle Gilbert Bégin. 35 ans, toutes ses dents, deux enfants plein d'allant, et une formation de biologiste qui le mène d'abord à Hydro-Québec comme spécialiste de l'environnement. Il y fait son lit, mais ne se résout pas à vivre avec un public si réduit. Il tente sa chance à la bourse Fernand-Seguin, décroche la timbale, vient faire un tour à *Découverte*, aux *Années Lumières*, à *Québec Science*. Et puis décide que ce sera la communication scientifique ou la mort. Grand bien nous fasse. Gilbert fait partie maintenant d'une émission remarquable par son contenu et sa réputation: *La Semaine Verte*.

Pour Gilbert Bégin, c'est l'aboutissement d'un rêve. Depuis toujours, il fait partie de groupes divers, comme le club d'ornithologie de Québec par exemple. Et le soir à la maison, il prenait le crachoir pour entretenir la famille des us et coutumes, d'un insecte pour lui jamais quelconque. Il aime conter.

Curieusement, Gilbert ne se voit pas encore comme un journaliste. Il n'a pas, dit-il, l'expérience, ou le carnet-d'adresses bien garni, ou encore la connaissance des grands dossiers. Par contre, il n'a aucun doute sur ses qualités à le devenir. Car il possède tout ce qu'il faut: la curiosité d'abord, puis l'intuition, celle de dénicher la bonne histoire au bon moment, une histoire porteuse de sens. Il possède aussi cette qualité inestimable: le *knack*, pour employer l'expression américaine, le tour de main pour en faire aussi une histoire séduisante. Enfin, Gilbert m'apparaît avoir la dernière des grandes qualités pour faire un excellent journaliste: la ténacité. Juste pour faire son nid à *La Semaine Verte*, il en faut. Tout comme il en faut pour s'attaquer de façon originale aux différents sujets qui font l'actualité, pour les «recoucher» d'une manière différente, selon son expression. Enfin, Gilbert insiste sur la notion de passion. Sans elle, rien ne peut se bien faire. Et cette passion doit pouvoir résister au bulldozer qu'est le quotidien.

Selon lui, la communication scientifique est fondamentale dans une société évoluée. C'est ainsi que se prennent les bonnes décisions. Il est donc du devoir du communicateur scientifique (CS) d'éduquer, de faire comprendre. C'est là son rôle le plus important, celui d'être la courroie de transmission entre la recherche et le grand public.



GILBERT BÉGIN

VERSUS

OLIVIER LAGUEUX



Courroie de transmission... Curieusement, c'est la même expression qu'utilise Olivier Lagueux. Pourtant, son parcours professionnel et intellectuel est tout à fait différent de celui de Gilbert. Néanmoins, ils aboutissent tous les deux aux mêmes conclusions. Voilà d'ailleurs ce qui distingue peut-être les CS des autres journalistes.

Olivier Lagueux nage dans le bonheur: une conjointe qui vient de lui donner un magnifique poupon, le bonheur d'avoir 34 ans, ni trop jeune pour angoisser tout le temps, ni trop vieux pour avoir à vivre son arthrite, un nouveau job tout à fait satisfaisant et un doctorat qui sera bientôt défendu avec bagout.

Lui aussi a commencé d'abord avec la biologie. Mais bien vite la pipette perdit tout intérêt au profit de la recherche théorique et historique. C'est ainsi qu'après avoir fait sa maîtrise en histoire de la chimie à l'Université de

VOIR PAGE SUIVANTE

SUIVE DE LA PAGE 8

Toronto, Olivier se voit octroyer une bourse pour aller étudier à Yale. Il n'y a rien à son épreuve, celui-là. Sujet de thèse: *Affinities and Asymmetry: the Geoffroy-St-Hilaire Joint Career in Science*.

Olivier oeuvre donc dans l'histoire des sciences. Mais pour lui aussi, parler, rejoindre un plus vaste public s'avère important. Il fait donc de la traduction avant de s'intéresser à l'ACS dont il fera partie. Dans la foulée, il se retrouve depuis trois mois comme rédacteur scientifique de la compagnie CelMed, une créature issue de la compagnie Teratechnologies. Ici, il est question de chimie moléculaire, de thérapie, et de recherche pointue sous la gouverne d'un scientifique peu commun Luc Villeneuve.

Le travail d'Olivier consiste à mettre en mots et en forme les recherches de la compagnie. Mais il n'est pas limité qu'à cela: il organise aussi des conférences à l'interne, des brunch pizza-science. S'il y a un prix à payer, c'est l'atmosphère corpo, comme le souligne Lagueux. Mais c'est de moins en moins difficile, car malgré tout, l'enjeu de son travail est d'abord de faire de la communication scientifique, aussi pointue soit-elle.

Tout comme Gilbert Bégin, Olivier Lagueux ne se dit pas journaliste. Un peu comme si pour être journaliste, il faut d'abord et avant tout faire du reportage. Dans la pratique, il semble donc qu'un CS doit se préparer d'une façon différente. À la base, une formation scientifique ne nuit pas. Cependant, cela ne veut pas dire qu'il est facile de devenir un communicateur scientifique. Il faut savoir faire son trou, jouer du coude et avoir plusieurs cordes à son arc.

D'ailleurs, Olivier pense qu'aujourd'hui, il n'y a pas plus d'emplois en communication scientifique qu'il y a 10 ans, même avec Internet, le grand maître du recyclage. Néanmoins, il n'est pas question de baisser les bras. Tant pour Gilbert que pour Olivier, la science doit faire partie intégrante de la culture. Et c'est le travail de communicateur scientifique que dans d'en assurer la présence.

Une dernière réflexion commune de ces deux jeunes loups: on ne fait pas ce métier s'il ne vous passionne pas. Avec un tel constat, on n'est bien loin de la science, mais pourtant, sa pertinence a une précision toute mathématique.

Faites le compte. Faites le conte.

LIVRE Le réchauffement revu et expliqué

ASP – «Depuis dix ans, nous avons battu tellement de records que les météorologues doivent recalculer leurs moyennes», affirme Claude Villeneuve. En 1990, son premier livre intitulé *Vers un réchauffement global? L'effet de serre expliqué*, mettait en garde contre le mode actuel de consommation excessif. Sans prendre position quant à la nature anthropique du phénomène, il encourageait à adopter des comportements prudents face à l'imminence du réchauffement et à la problématique des gaz à effet de serre.

«Dix ans plus tard, cette mise en garde est encore plus d'actualité», insiste-t-il. Le titre de son nouveau livre, *Vivre avec les changements climatiques* parle de lui-même. L'idée n'est pas de débattre de la possibilité d'un tel phénomène, mais de le comprendre... et d'agir.

«Le climat façonne nos vies, bien plus qu'on ne le pense. La production d'énergie, l'occupation du territoire, notre alimentation et nos habitations en dépendent. En retour, il est clair que nous influençons le climat.» Depuis la période industrielle, les émissions de CO₂ ont augmenté de façon exponentielle à cause de l'extraction de combustibles fossiles. Pourtant, si chacun de nous consommait deux litres d'essence de moins tous les 100 kilomètres, les objectifs de l'accord de Kyoto seraient atteints. «Ces petites actions qui paraissent anodines deviennent très significatives lorsque nous sommes des milliards à les appliquer», soutient M. Villeneuve.

Hélas, les sociétés de consommation nord-américaines encouragent peu l'économie d'énergie. Alors qu'il était directeur de l'Institut européen pour le Conseil en environnement de Strasbourg, Claude Villeneuve a constaté que le Québec était largement en retard sur plusieurs pays d'Europe. L'implantation d'une taxe pour les

véhicules les plus polluants n'est qu'un exemple de mesure adoptée par un gouvernement pour encourager des actions de la part des citoyens.

Claude Villeneuve n'en n'est pas à ses premières armes en vulgarisation scientifique. Biologiste, il œuvre depuis 25 ans dans le domaine de l'environnement, tantôt comme enseignant, tantôt comme consultant. Il siège aujourd'hui sur la Commission canadienne pour l'UNESCO comme expert sur des questions liées à l'environnement. Il est l'auteur de plusieurs cédéroms, de films et de livres. Celui dont il est question ici a été rédigé avec François Richard, un ancien collègue, spécialiste de l'impact des changements climatiques sur l'environnement. (Emmanuelle Bergeron)

CLAUDE VILLENEUVE ET FRANÇOIS RICHARD, *VIVRE LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES, L'EFFET DE SERRE EXPLIQUÉ*. ÉDITIONS MULTIMONDES, 2001.



Les concepts pour expliquer la science

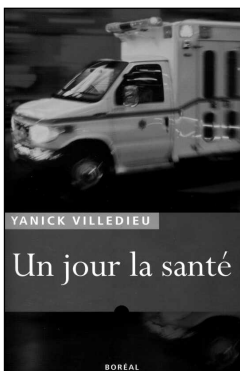
Communiqué – *Notion de culture scientifique et technologique* vise à faciliter l'acquisition de connaissances scientifiques et techniques de base, sans formules et sans équations, dans les domaines de la physique, de la chimie, de l'astronomie, des sciences de la Terre, de

la biologie, de la technologie et des mathématiques. Il se distingue des autres publications qui cherchent à rendre la culture scientifique accessible à des lecteurs non spécialistes, entre autres par la présentation de la nature de l'activité scientifique et technologique, ainsi que par une perspective historique qui permet de saisir en quoi certaines lois et théories fondamentales ont pratiqué des percées importantes à l'époque où elles ont été formulées.

De plus, ce livre se caractérise par le fait qu'il expose, pour les principaux concepts présentés, les conceptions correspondantes les plus répandues dans le grand public. En effet, les recherches en didactique des sciences montrent qu'une personne qui s'intéresse aux sciences a plus de chances de comprendre les concepts, les lois et les théories scientifiques si une confrontation lui permet de ressentir une insatisfaction à l'égard de ses propres conceptions. Cet ouvrage permet donc l'acquisition d'une culture scientifique et technologique par le biais d'une comparaison constante et fructueuse entre, d'une part, les principaux concepts des sciences et de la technologie et, d'autre part, les conceptions les plus fréquentes.

Ce livre deviendra vite une référence indispensable pour les étudiants et les enseignants, ainsi que pour quiconque désire se familiariser avec l'univers fascinant des sciences et techniques.

MARCEL THOUIN, NOTIONS DE CULTURE SCIENTIFIQUE ET TECHNOLOGIQUE, CONCEPTS DE BASE, PERCÉES HISTORIQUES ET CONCEPTIONS FRÉQUENTES. ÉDITIONS MULTIMONDES, 2001, 432 PAGES.



Un jour la santé

Communiqué – En 1976, Yanick Villedieu publiait *Demain la santé*, qui traçait le portrait d'un système de santé en pleine expansion au Québec et qui a marqué la réflexion sur la médecine au Québec. Vingt-cinq ans plus tard, il répète l'exercice, mais en arrivant à un constat qui aurait sans doute étonné les lecteurs de l'époque.

Tout en mesurant le chemin parcouru, ce livre veut aussi mesurer celui qui ne l'a pas été. C'est qu'en 25 ans, même si notre espérance de vie a considérablement augmenté, et malgré les fabuleux progrès de la science médicale, notre bulletin de santé, lui,

ne s'est pas nécessairement amélioré. En 25 ans, et malgré d'énormes investissements dans un système de santé qu'on devrait appelé «de maladie», nous n'avons toujours pas pris le vrai «virage», celui qui nous ferait véritablement mettre le cap sur le mieux-être physique, psychologique et social de tous et chacun d'entre nous, quels que soient nos origines, notre héritage génétique, notre statut social et professionnel, nos choix de vie personnels ou notre âge.

Bien sûr, Yanick Villedieu ne propose pas ici une nouvelle version de cet impossible rêve, mais ne s'interdit pas de rêver à un monde plus juste et moins inégalitaire.

YANICK VILLEDIEU, UN JOUR LA SANTÉ. LES ÉDITIONS DU BORÉAL, 2002, 318 PAGES.



La santé au Québec

Communiqué – Les Éditions MultiMondes annoncent la parution de *La santé au Québec, les services de santé, les services sociaux et les sites Web*, par Ludovic Hirzmann et Estelle Chirurgien, un guide qui tombe à point pour nous aider à nous débrouiller au moment où notre système de santé et de services sociaux traverse une période difficile.

Cet ouvrage vous aidera à répondre à bien des questions, comme:
 > Savez-vous comment fonctionne notre système de santé?
 > Que vaut-il réellement par rapport à d'autres pays?

- > Comment serez-vous soigné à l'avenir?
- > Quels seront sur votre organisme les effets des OGM?
- > Savez-vous que notre système de santé vous donne droit de nombreuses ressources par l'entremise des services sociaux?

Avec le vieillissement de la population, la santé et la sécurité sociale constituent un enjeu majeur. *La santé au Québec* regroupe toute l'information indispensable en matière de services de santé et de services sociaux, qu'il s'agisse de mieux comprendre les différentes spécialité médicales ou de repérer des services pour personnes âgées.

LUDOVIC HIRZMANN ET ESTELLE CHIRURGIEN, LA SANTÉ AU QUÉBEC, LES SERVICES DE SANTÉ, LES SERVICES SOCIAUX ET LES SITES WEB. ÉDITIONS MULTIMONDES, QUÉBEC, 2002, 164 PAGES.